

et joli garçon de ma connaissance, elle « roulera carrosse, » comme on dit chez les gens huppés, et au lieu de vendre vos dentelles à vos pratiques elle vous en achètera...

— Certes je serai très heureuse du bonheur de Renée, et très fière de l'avoir pour cliente, répondit piteusement madame Laurier, mais, en attendant, je serai encore une fois sans demoiselle de magasin...

— Eh ! bien, et moi, je ne compte donc pas ? demanda Zirza en riant.

— Mais est ce bien vrai que je peux compter sur vous ? ...

— Vous avez ma parole, et je ne mens jamais...

— Vous ne me quitterez point ?...

— Pas plus que votre ombre... jusqu'à ce que vous ayez engagé une nouvelle demoiselle faisant merveilleusement votre affaire...

— Eh bien alors, tout est pour le mieux.

— Là ! j'étais bien certaine que vous finiriez par le comprendre...

— Je souhaite à notre chère Renée bonheur et fortune, et j'espère que, même au comble de la prospérité, elle n'oubliera pas sa vieille patronne qui l'aime de tout son cœur et qui la regrettera toujours...

En disant ce qui précède madame Laurier essuyait ses yeux, qu'un attendrissement sincère rendait humides.

Renée n'était guère moins émue.

— Eh ! chère madame, répondit-elle, pouvez-vous croire que si le bonheur m'arrivait jamais, je serais assez ingrate pour vous oublier après avoir trouvé chez vous un asile et une affection... Le souvenir en restera à jamais gravé dans mon cœur... Mais ce bonheur qu'on me prédit arrivera-t-il ?... Je n'y crois guère, ou plutôt je n'ose y croire... La désillusion serait trop cruelle...

— Il n'y aura pas la moindre désillusion, je le garantis... s'écria vivement Zirza, mais ne parlons pas de cela... Ton fiancé t'attend à dix heures précises pour te conduire chez le notaire... Songe à ne point te mettre en retard... Maintenant, dites-moi vite ce que j'aurai à faire, afin de remplacer Renée sans trop de maladresse...

— C'est cela... dit madame Laurier, Renée va vous tracer la besogne de la matinée... Vous aurez à sortir dans l'après-midi...

— Vous me ferez faire des courses ? demanda Zirza.

— Une seule mais très longue...

— C'est ça qui m'est égal ! J'ai de bonnes jambes et d'aïeux, comme chante madame Bonnaire à l'Eldorado :

V'la l'tramway qui passe

Tout le long, le long du boulevard...

— Eh bien ! ma fille, dit madame Laurier en risant, vous laisserez le tramway sur le boulevard, car c'est à Port-Créteil que je vous enverrai...

— Connu Port-Créteil ! On y mange des frictures qui ne sont pas piquées des hannetons ! Chemin de fer de Vincennes. On s'arrête à Saint-Maur-les-Fossés, et au lieu de faire le tour par le pont, on va chez Laurent, fricoeteur renommé par la succulence de ses matelotes et de ses lapins sautés, et là on prend un bateau qui vous passe pour dix centimes... Dans quelle rue m'envoyez-vous ?

— Rue du Cap.

— Juste en face... Une rue presque pas bâtie, avec une maison de loin en loin... — On vous y assassinerait en plein

jour sans que personne s'en doute... Je connais ce coin-là comme mes poches... qu'est-ce que j'irai faire rue du Cap ?

— Porter un paquet de dentelles et toucher le complément de la facture sur laquelle j'ai reçu un fort acompte.

— On portera, on touchera et on reviendra...

— Il faut y être à deux heures...

— On y sera, heure militaire...

La bonne humeur de Zirza dérida complètement madame Laurier, et la consola presque du départ très probable de Renée.

Cette dernière mit son amie au courant du « train-train » de la boutique où les acheteuses étaient assez rares dans la matinée, et à neuf heures et demie, après avoir embrassé madame Laurier et donné rendez-vous à Zirza pour neuf heures du soir, elle retourna rue Beautreillis.

Là elle compléta sa toilette pour la visite si importante qu'elle allait faire, et elle attendit Paul.

À dix heures précises, le jeune homme frappait à sa porte. Renée courut lui ouvrir. L'étudiant avait le visage sombre.

La fille de Marguerite s'en aperçu du premier coup d'œil.

— Qu'avez-vous, mon ami ? lui demanda-t-elle vivement. Auriez-vous, depuis hier soir, appris quelque mauvaise nouvelle ?...

Paul secoua négativement la tête.

— Non... répondit-il, non, chère Renée, je n'ai rien appris...

— Pourtant il y a quelque chose qui vous attriste...

— Je pense à l'avenir...

Renée sourit.

— L'avenir ! répéta-t-elle. En quoi peut-il vous inquiéter ?... C'est vous qui l'avez préparé par votre dévouement... Aujourd'hui nous allons enfin déchirer le voile qui cache ma naissance...

— Qui sait si ce ne sera pas l'anéantissement de mes rêves ! murmura Paul avec mélancolie.

— Je ne vous comprends pas... répliqua la jeune fille dont une vague inquiétude étreignait le cœur, pourquoi vos rêves s'anéantiraient-ils ?...

— Il est évident, continua l'étudiant, que, chez le notaire, les secrets du passé vous seront révélés... Les ténèbres qui vous entourent se dissiperont... Vous aurez des renseignements précis sur votre famille, sur l'homme qu'on faisait passer à vos yeux pour votre protecteur, sur madame Ursule et sur le rôle qu'elle jouait auprès de vous... Il est certain que vous connaîtrez votre nom... le nom de votre mère...

Paul s'interrompit.

— Eh bien ? demanda Renée, il me semble que vous n'avez rien à craindre de tout cela...

— Peut-être.

— Comment ? Que voulez-vous dire ? Que pourrait-il résulter de fâcheux pour vous de mon bonheur ?

— Il en pourrait résulter le désespoir.

La fille de Marguerite regarda Paul avec étonnement.

— Encore une fois je ne vous comprends pas ! dit-elle ensuite. Expliquez-vous ! Vos paroles-vagues et vos réticences me font souffrir...

— Réfléchissez, chère enfant adorée... reprit l'étudiant avec une émotion grandissante. Vous allez retrouver votre mère, cette mère attendue, espérée, désirée par vous si ardemment depuis tant d'années... Elle ne vous connaît pas, mais elle doit vous aimer comme vous l'aimez, vous chercher comme vous la cherchez, vous attendre comme vous l'attendez... Qui vous dit